

VOYAGE | **Chemins de sagesse**

Pourquoi on marche

Ce qui nous pousse à cheminer à ciel ouvert, un pied devant l'autre, à accepter aléas et rencontres insolites – notamment celle, redoutée, que l'on fait avec soi-même – est un sujet de choix pour un anthropologue.

Le chercheur David Le Breton en a fait sa spécialité.



Olivier Culmann / Tendances Floue



D. Moréjinski

David Le Breton est l'auteur de «Marcher Eloge des chemins et de la lenteur» et de «Eloge de la marche» (éd. **Métailié**)

Le pèlerinage à pied était autrefois une libération, une longue prière. Celui qui mourait au bord du chemin gagnait le paradis. Aujourd'hui, la quête est souvent celle d'un retour sur soi, d'un examen de conscience. Le paradis promis est devenu terrestre. Il consiste à clarifier sa relation aux autres ou au monde, lors de périodes de turbulences personnelles, quand on a le sentiment que tout nous échappe. On est à la fois sur la route et dans la mémoire, ou les projets. Baigné de cette hospitalité qui semble porter ses pas, le marcheur éprouve une reconnaissance infinie. Il se sent, à l'intérieur d'un monde qui le dépasse mais l'accueille, enfin à sa juste place. Il accomplit un long voyage à ciel ouvert, disponible à ce qui vient.

Un jour, un hôte demanda à l'écrivain-voyageur britannique Bruce Chatwin, de passage en Patagonie, quelle était sa religion et celui-ci répondit : «Je n'ai pas de religion particulière ce matin. Mon Dieu est le dieu des marcheurs. Si vous marchez assez longtemps, vous n'avez probablement besoin d'aucun autre dieu.» Quand on marche, la présence au monde devient une forme de spiritualité. Mettre un pied devant l'autre conjure la séparation entre le monde et soi, et donne le sentiment d'appartenir enfin aux éléments. Ce n'est pas un monothéisme, car les impressions ressenties, multiples, contradictoires, toujours changeantes, ne se rangent pas sous une seule bannière. La marche se fait sous l'égide d'une pluralité de divinités. Chaque forêt, fleuve, vallée, montagne, rivière réside sous

l'empire d'un génie différent. En entrant dans ces domaines, le marcheur est saisi d'une émotion particulière, attirance ou répulsion, émerveillement ou terreur. Certains lieux, par leur magnétisme, imposent la nécessité de leur présence, font ressentir l'impossibilité d'être ailleurs. On éprouve en les traversant la conviction qu'ils nous attendaient. Le temps se dérobe, l'histoire personnelle converge vers ce moment. La lumière n'est plus celle qui baigne la vie ordinaire, un autre monde se pressent, marqué par le silence, la sérénité, la beauté. Il fallait être là à ce moment précis pour que le paysage atteigne sa perfection. Il n'est là que pour soi, seul, à la manière d'un don.

En le soumettant à la nudité du monde, la marche sollicite chez l'homme le sentiment du sacré. C'est l'émerveillement de sentir l'odeur des pins chauffés par le soleil, de voir un ruisseau couler à travers champ, une gravière abandonnée avec son eau limpide au milieu de la forêt, un renard traverser nonchalamment la route.

Le recours aux sentiers est en soi un chemin de traverse pour reprendre son souffle, affûter ses sens, renouveler sa curiosité et connaître des moments d'exception. Si l'on se donne aux lieux, ils se donnent également, et avec prodigalité. Bien entendu, le marcheur ne voit que ce qui était déjà en lui, mais il lui faut ces conditions de disponibilité pour ouvrir les yeux et accéder à d'autres couches du réel. Sans cette réceptivité intérieure rien ne se fait, il passe son chemin en laissant derrière lui une chance qu'il n'a pas su saisir.

En musardant au fil des chemins et du temps, le marcheur décide

seul de son emploi du temps. Rien ne l'empêche de faire une sieste au bord de la route ou de satisfaire son appétit dans une ferme auberge. Il ne va pas plus vite que son ombre. La marche déjoue les impératifs de vitesse, de rendement, d'efficacité. Il ne s'agit plus d'être pris par le temps mais de prendre son temps. Aujourd'hui les sentiers sont remplis de flâneurs qui marchent à leur guise, à leur pas, en leur temps, en conversant paisiblement ou en méditant le nez au vent. Seule la lenteur met à la hauteur des choses et dans le rythme du monde. Elle est un mouvement de respiration.

«Il ne s'agit plus d'être pris par le temps mais de prendre son temps»

Marcher, c'est avoir les pieds sur terre au sens physique et moral du terme. Et non à côté de ses pompes, pour reprendre une formule connue. Le chemin parcouru rétablit un centre de gravité. La marche dénude, dépouille et, en mettant le corps et les sens au centre de l'expérience, elle nous rappelle l'humilité et la beauté de notre condition. C'est une échappée belle loin des routines, y compris de celles de l'inquiétude ou de la tristesse. L'espace s'ouvre, le regard s'élargit. Moins encline à la rumination, plus disponible à la recherche de solution, la pensée elle-même retrouve son mouvement. ■